

*The Death and Life of John F. Donovan* de Xavier Dolan

Cédric Laval

---

Numéro 192, septembre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91965ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Laval, C. (2019). Compte rendu de [*The Death and Life of John F. Donovan* de Xavier Dolan]. *24 images*, (192), 152–153.

# The Death and Life of John F. Donovan

## de Xavier Dolan

PAR CÉDRIC LAVAL



152

Il est impossible de visionner le premier film en langue anglaise de Xavier Dolan sans avoir en tête les difficultés de production et de distribution auxquelles les médias ont largement fait écho. Ce n'est pourtant pas faire justice au film que de l'aborder sous l'angle du naufrage annoncé. Est-ce un effet d'ironie involontaire ? Les deux mots-clés du titre, qui semblent répondre à une logique paradoxale (la mort avant la vie, vraiment ?), préfigurent le destin d'un film mort-né, étrillé par la rumeur, qui cherche à renaître de ses cendres. Le regard critique porté sur ce film peut d'ailleurs suivre la courbe que nous indique son titre...

La mort d'abord, ou plutôt les dysfonctionnements trop visibles à l'écran. Première victime, la plus évidente : le scénario. Comme très souvent dans le genre des *biopics*, la structure du film adopte celle du retour en arrière. Une journaliste est mandatée, à son corps défendant, pour aller interviewer un jeune acteur, Rupert Turner, qui vient de publier un ouvrage sur sa correspondance avec une étoile filante du cinéma (le John F. Donovan du titre), alors que lui-même n'était encore qu'un enfant. En même temps qu'il parle du contenu de ces lettres à la journaliste, des *flashbacks* illustrent, en montage parallèle, des moments clés de la vie des deux protagonistes. La lourdeur du dispositif pose d'emblée des problèmes de crédibilité : comment le jeune Turner a-t-il pu avoir accès à la connaissance des scènes qui nous sont montrées, alors qu'il avoue lui-même

que le contenu des lettres révélait peu de détails sur la vie intime de son idole ? Le statut des images est donc problématique, et la légitimité de la structure narrative fortement compromise... et c'est là un exemple, parmi d'autres, des carences coupables d'un scénario trop prévisible et lacunaire à la fois.

Autre point d'achoppement : les tics de mise en scène dolaniens, plus envahissants que jamais. Le film souffre d'une surabondance de gros plans, qui était déjà la marque de son précédent opus. Cependant, contrairement à *Juste la fin du monde*, où ces gros plans répondaient à une vraie nécessité narrative, ils se complaisent ici dans une forme de joliesse qui ne sert pas le récit. L'hystérie du personnage dolanien, qui se concentre essentiellement dans l'interprétation du jeune Jacob Tremblay, suscite chez le spectateur une exaspération décuplée en envahissant tout l'écran.

Heureusement, il y a la vie, aussi qui déborde du film à travers des séquences mémorables. Jamais, avant ce film, Dolan n'avait-il assumé à ce point les excès du mélo. On pense à cette scène de « retrouvailles » entre la mère (Nathalie Portman) et le jeune Rupert. Dolan ose y pousser les curseurs au maximum (les visages dégoulinent de pluie et de larmes mêlées, les corps s'élancent l'un vers l'autre au ralenti, la trame sonore s'enfle jusqu'à l'acmé de la scène), au risque de provoquer le rejet du spectateur, mais ce jusqu'au-boutisme mélodramatique n'est pas sans panache. Et que dire de cette apparition mystérieuse de Michael Gambon, alias Dumbledore, qui s'adresse à un Donovan en pleine déroute psychologique, un peu à la manière du vieux sage de Hogwarts s'adressant à Harry Potter ? La surimposition (volontaire ?) des deux univers filmiques, magique et réaliste, est productrice d'un charme où se mêlent la naïveté et la mélancolie.

C'est dans cet excès d'audace et de candeur que le réalisateur parvient finalement à nous toucher. La tension est perceptible, à l'intérieur de l'œuvre, entre la tendance normative, très lisse, de la production hollywoodienne (*Death...*), et le désir de liberté du jeune créateur qui cherche à imposer ses codes esthétiques, parfois jusqu'à l'écœurement (*and Life...*). Mauvais goût et panache voisinent ainsi souvent à l'intérieur d'une même scène. Au final, les réussites du film sont à chercher dans ses marges (le conflit d'idées qui oppose la journaliste politique et la star *people*, la relation entre les deux frères, la confrontation entre Donovan et son agente – impeccable Kathy Bates...) davantage que dans son cœur battant, celui des relations amoureuses ou de la relation mère/fils, traitée de manière plus convenue que dans le reste de l'œuvre de Dolan. Ces réussites s'épanouissent surtout dans des points de rupture, plutôt que dans une cohérence scénaristique déficiente : symptôme ultime de l'œuvre décentrée, qui n'a pas réussi à trouver son point d'équilibre, mais qui vit, dans la mémoire affective du spectateur, en périphérie de cette introuvable plénitude narrative, en plein cœur des affects débridés...

Québec 2019 | Ré. Xavier Dolan | Scé. Xavier Dolan, Jacob Tierney | Ph. André Turpin | Mont. Xavier Dolan, Mathieu Denis  
| Mus. Gabriel Yared | Int. Kit Harington, Natalie Portman, Jacob Tremblay, Ben Schnetzer, Emily Hampshire, Sarah Gadon,  
Susan Sarandon, Jared Keeso, Thandie Newton, Kathy Bates, Michael Gambon | 123 minutes | Dist. Les Films Séville